

ESPRIT d'ici

Nature • Cuisine • Maison • Jardin • Tourisme

HS N° 29 • 2026 • 5,95 €



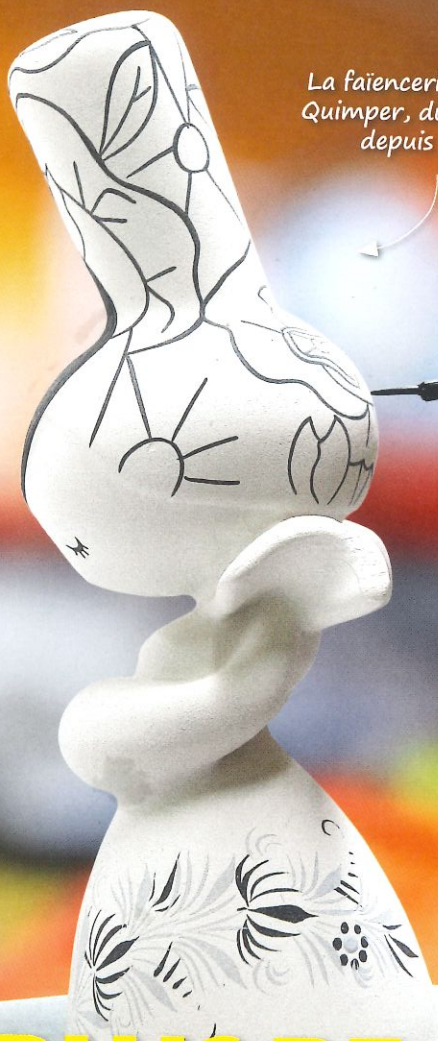
LALIQUE

En Alsace, le cristal de l'excellence



CABAS DE BEYNAT

La renaissance d'un patrimoine local



La faïencerie Henriot-Quimper, du fait-main depuis 1690

LES PLUS BEAUX SAVOIR-FAIRE FRANÇAIS

Dans le secret des ateliers

L 14578 - 29 H - F - 5,95 € - RD

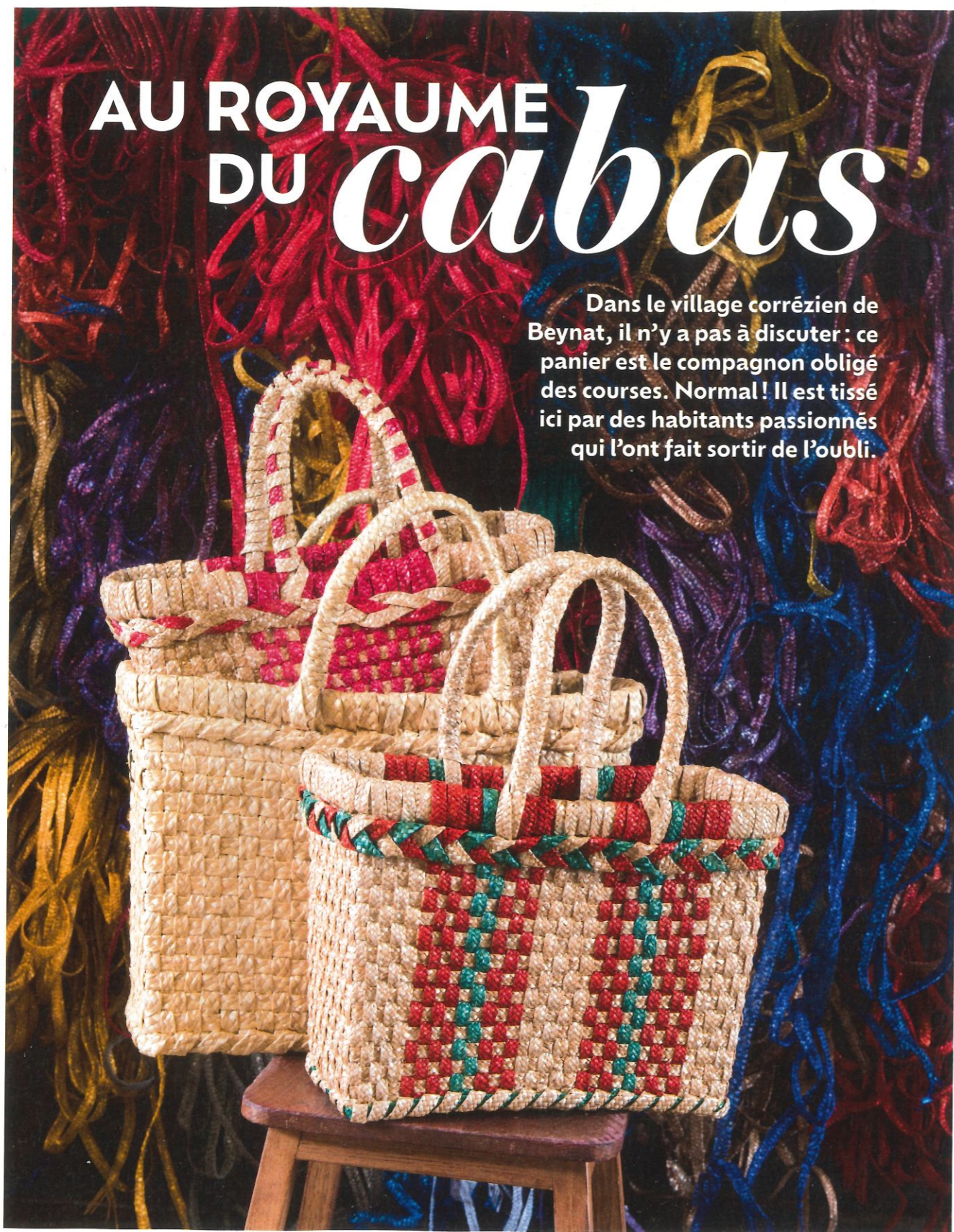


BurdaBleu



AU ROYAUME DU *cabas*

Dans le village corrézien de Beynat, il n'y a pas à discuter : ce panier est le compagnon obligé des courses. Normal ! Il est tissé ici par des habitants passionnés qui l'ont fait sortir de l'oubli.



Sur les hauteurs de Beynat, coquet bourg de Corrèze, dans une bâtisse en pierre du XVIII^e siècle qui servit de gendarmerie à cheval sous Napoléon III, l'activité bat son plein. Une trentaine de bénévoles se sont réunis, comme toutes les semaines, pour tisser la paille de seigle et faire renaître de leurs mains ces paniers souples qui ont fait la grandeur du village. Une initiative de l'association Le Cabas de Beynat, présidée par Michel Marcus, qui a décidé en 2007 de mettre au jour ce savoir-faire enfoui dans les mémoires. Cette activité nourrissait les familles, et ce, depuis le milieu du XVIII^e siècle. « Avoir du blé, c'était plutôt avoir de la paille », fait remarquer l'ethnologue Marie-France Houdart, qui a consigné ses recherches dans un ouvrage (*L'Or de la paille*, éd. Maïade) émaillé de témoignages, de documents et de photos d'archives.

Si la paille de seigle a d'abord été utilisée pour la confection de chapeaux et de coiffes, le cabas, lui, devient très populaire au XIX^e siècle. Dans les fermes alentour, pendant les veillées, tous les membres de la famille étaient mis à contribution pour tresser les tiges cultivées sur place. Pas moins de 80 mètres sont nécessaires pour confectionner l'un de ces paniers aux multiples usages. Ramasseurs, tresseuses, cabatières, marchands, toute une filière s'organise. Une activité progressivement mécanisée, qui connaît son âge d'or au milieu du XX^e siècle. >>>



De gauche à droite et de haut en bas

L'ancienne gendarmerie à cheval abrite l'atelier de tissage et le musée consacré au panier.

La paille tressée et teintée servira à dessiner les motifs des cabas.

Il a fallu retrouver les semences de seigle local et réapprendre à le travailler comme le faisaient les anciens.

Rien n'échappe à l'œil vigilant du trieur affairé derrière sa table à démêler et à calibrer la paille tige par tige, gage de tresses régulières.





De gauche à droite
et de haut en bas

La tresse est réalisée
avec 5, 7 ou 9 brins de
diamètre identique.

Elle est ensuite aplatie
et assouplie au laminoir.
Autrefois, plus la tresse
était fine, plus le cabas
était chic.


André Delpy, « maître
teinturier », a souhaité
revenir aux teintures
naturelles après des
années d'utilisation
par les anciens ateliers
de teintures chimiques,
plus vives.

Pour finir, les tresses
colorées sont mises
à sécher en plein air.



» Témoin de cette époque, l'atelier Champ, qui emploie 27 ouvriers en 1957, jusqu'à 50 avec les travailleuses à domicile. Ce sera le dernier à fermer, en 1985. Impossible de résister à la concurrence chinoise qui inonde le marché, ni au sac en plastique qui change les habitudes.

Des tresses antistress

« Pour vaincre le stress, faites de la tresse ! » C'est avec ce slogan humoristique que l'association a recruté ses nouveaux tresseurs et cabatiers, des habitants du village ou des environs qui ont eu envie de prendre part à cette renaissance. Si préserver la mémoire de cette tradition était une chose, en recouvrer les gestes en était une autre. Il a d'abord fallu se procurer et planter des semences traditionnelles de seigle, les moissonner à la faucille, puis les trier, les lier et les blanchir par sulfuration. Un cycle de la paille remis en route par André Delpy, fils de paysan, mais également « maître teinturier » de l'association : il prépare les teintures à base de colorants naturels, comme la garance (pour obtenir la couleur orange), le sorgho (pour le brun), la chlorophylle (pour le vert kaki) et le pastel (pour le bleu de Lectoure). La contribution de Paulette Soustre, une autre bénévole, fut aussi indispensable à l'association. Elle a participé à transmettre ce savoir-faire dont elle avait elle-même hérité de sa mère, ancienne travailleuse à domicile puis dans un atelier mécanisé. Ses précieux conseils ont permis que chaque cabatier puisse œuvrer aujourd'hui encore dans les règles de l'art tout en laissant libre cours à sa créativité, tant dans le choix des motifs que des couleurs. Ce qui fait de chaque panier un modèle unique particulièrement recherché, alors que quelques centaines de pièces sont fabriquées par an. Ils se vendent à l'atelier, durant les événements ou par envoi postal de 5 à 65 € selon la taille, jusqu'à 70-80 € pour les plus insolites. Avec ce regain d'intérêt pour le cabas, l'association a ouvert dans la bâtisse un centre muséographique. Le parcours retrace l'histoire et la fabrication du panier à travers des archives, des vidéos... Certains jours, les visiteurs peuvent y voir les cabatiers au travail. 

La Maison du cabas, Beynat (19). Musée ouvert lundi et samedi de 14 h 30 à 17 h 30, 5 €, 2 € (- de 12 ans), audioguide compris. Autres jours sur rendez-vous. Travail à l'atelier lundi après-midi et vendredi soir, démonstrations lors d'événements en France.



De gauche à droite
et de haut en bas

La forme et la taille
du cabas sont définies
par le gabarit en bois
autour duquel est
enroulée une grosse
tresse servant de trame
principale.

Grâce à un long
crochet, on entrelace
les tresses verticales
et horizontales. Il en
faudra 80 m pour un
seul cabas.

Le montage des anses
est l'opération la plus
délicate. On les
confectionne à partir
de tresses enroulées
autour d'une ficelle.

Quelques points à
l'aiguille sont parfois
nécessaires pour
la finition du bord.



Un centre
muséographique
dévoile tous les
secrets du cabas.

LA PREUVE PAR L'IMAGE

Réalisée en 1890 par le peintre Guillaume Alaux, la fresque du chœur de la basilique d'Arcachon représente le couronnement de la statue de Notre-Dame. Aussi surprenant que cela puisse paraître, l'un des personnages de la scène tient un cabas de Beynat. Le modèle du panier choisi par l'artiste faisait en effet partie du catalogue de la manufacture Alliot, l'un des principaux ateliers de Beynat de l'époque, révèle Michel Marcus. Lequel ne manque pas d'insister sur les liens étroits qui unissaient les deux communes.

